

Réparation de poésie Cuvée 2000 [l'expo]

Jacqueline Bouchard

Numéro 78, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46111ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, J. (2000). Réparation de poésie : cuvée 2000 [l'expo]. *Inter*, (78), 72–74.

Réparation de Poésie

Réparation en tous genres

Réparation de Poésie... cuvée 2000... l'expo]

par Jacqueline BOUCHARD

Réparation de poésie... cuvée 2000... appellation
« Réparation en tout genre » non contrôlée par l'abominable homme des lettres Jean-Claude GAGNON... produit du collectif Réparation de poésie... embouteillage généralement biennal activé au domaine Le Lieu...

Le texte qui suit ignore et refoule les performances prévues et imprévues de la mise en fût du 4 mai, lesquelles consistent en phénomènes plus ou moins accidentels, soit structuraux, soit périphériques à l'événement. Ici, on presse les souvenirs et on extirpe le jus de l'exposition collective qui constitue depuis toujours le décor et les prémices des activités *réparatrices* récurrentes dont il est question ci-dessus. **Exposition maintenant disparue, poésie hors champ à recadrer, poésie à réparer.**

Pas facile de réparer le passé. Il est toujours plus facile d'innover que de rénover. Mais, par définition, il semble que réparer implique une action sur ce qui a déjà été fait et mal fait, ou défait : processus évitable que celui de la réparation, donc, si seulement on essayait de réparer l'avenir avant qu'il ne soit cassé.

Quoi qu'il en soit, pour revenir à l'exposition 2000, un **modèle à suivre** pour recoller cette dernière est celui de l'**art postal**. Ce qui définit ce modèle à coller, en effet, définit aussi l'attitude et les critères conviviaux de Jean-Claude GAGNON en ce qui concerne l'organisation de l'événement *Réparation de poésie*, et plus particulièrement dans ce qui transpire de « Réparation en tout genre ». On pourrait affirmer que, si le médium c'est le message (déjà cité), le message, ici, c'est l'enveloppe.

La peau est si visuelle : nature ou tatouée, blanche ou bronzée, mince ou pulpeuse, empreinte d'informations parfois surprenantes. Il faut avoir l'œil et laisser respirer les pores.

Ouvrir ici, open here, hier offen, hier openen, àbnes her, abrir aquí.

Il y a d'abord les enveloppes à ouvrir, à mesure qu'elles arrivent (parfois trop tard), comme des bouteilles de verre lancées à la mer dont on débouche

les mots et les images avec un averse appétit maîtrisé, de manière à jouir de tout sans interdit, et ce tout étant résolument marqué, esthétiquement, du sceau de la différence personnelle et ethnique. Le tout, encore, est presque toujours aussi savoureux au-dehors qu'au-dedans, et le dehors est souvent plus petit que le dedans qui se déploie au-dehors.

Des enveloppes... Plusieurs enveloppes brunes, épaisses, gonflées, répondant aux normes standards de sécurité, mais généreusement timbrées de multicouleurs locales. Aussi, des plis lisses et légers, presque fanés, à la calligraphie ancienne et monastique, échappés de quelque secrétaire poussiéreux. Et encore, des contributions audacieusement originales, voyageuses percutantes hors du commun et ayant miraculeusement survécu aux dangers de la messagerie. Autrement dit par SHMUEL, *Pataphysician and Dealer in Potentialities* (États-Unis), lorsqu'il décrit la fabrication de son carton postal, découpé puis recollé/réparé avant d'être envoyé : « The removed piece once painted was returned to its empty bed and immobilized with tape then submitted to the tortures of the mail. »

L'enveloppe, c'est le message. Bis.

Sur la manière dont l'exposition colle au Lieu et enveloppe l'espace : la manière d'accrocher les enveloppes elles-mêmes, ou plus souvent, il est vrai, les messages proprement dits ludiques ou politiques qu'elles contiennent. Mais c'est moins le genre ou le ton du propos qui préside au compagnonnage des œuvres que la connivence de leurs formes et la complicité de leur allure. Les appariements plastiques se font sur les murs, au sol ou entre le sol et le plafond, comme autant d'oblitérations vives et signifiantes sur l'emballage du Lieu.

Sur un mur, l'accumulation symétrique de formats tout aussi symétriques, d'un pied carré, fait éclater la charge de leur polychromie et des interventions individuelles. Sur deux autres murs, les envois postaux de moyenne et de petite dimensions s'étalent et s'enchaînent avec une apparente spontanéité, heureuse cacophonie dont se dégage un vigoureux rap de taches sonores. Un quatrième mur reçoit les poésies

plus texturées, souvent des objets tridimensionnels, provenant des artistes locaux ou régionaux. Enfin, tablettes de vitrines et cubes dispersés ici et là reçoivent les installations et les sculptures.

La proximité visuelle permet de décacheter l'ensemble, ainsi que les coins de l'enveloppe, et de fouiller le message. De passer en revue les réparations. « Let's repair... what ? » interroge Ana GERTNER (Argentine) à l'aide de gravures illustrées de panneaux routiers. Où allons-nous ? Je vais, « Walking the path to soul's fulness », répond Elaine ROUNDS (Canada), à travers un ingénieux pliage qui, comme toutes les cartes, ne se laisse pas facilement replier.

Évidemment, **toutes les techniques, tous les supports, tous les matériaux et tous les instruments sont investis** pour répondre aux questions existentielles générées par la thématique. Depuis la feuille peinte à la main, encollée et divisée en pointillés pour être découpée en timbres, jusqu'aux artefacts rustiques bricolés à partir de pièces récupérées, en passant par les enveloppes poésie-sac fourre-tout, les livres d'artistes et les monotypes précieux que l'on manipule en retenant son souffle.

Des œuvres impeccables comme *Darns*, ces papiers blancs troués ici et là par le feu, évoquant les cratères pâles d'une planète morte qu'auraient ensuite repris avec un fil immaculé Annegret HEINL (Allemagne) et Jan STEKLIK (Tchéquie). Des œuvres poétiques comme la *Métamorphose* de Frank J.M.A. CASTELYS (Belgique), un cartable lyrique où des pochoirs en graphite laissent voir des portions d'images / textes bleus sous acétate, en forme de papillons. Il y a des assemblages évocateurs et minutieux, comme celui de Teruyuki Tsubouchi (Japon), dont la base est constituée d'une retaille de carton gaufré glissée dans un bas de nylon, et qui fait rebondir l'imaginaire entre la ruhe d'abeilles et le t-shirt. On découvre aussi des objets usuels que l'on s'est réappropriés avec application, comme le crayon *Poetaster* et la gomme à effacer *It's perfect* de W. Mark SUTHERLAND (Canada).



au Lieu
4 au 28 mai 2000

volet expo Objets et art postal
250 participants de 30 pays

volet perfs Ile 4 mai
11 participants de Québec



Photos : François BERGERON

On répare manuellement, par le dessin, comme l'a fait Kurt SCHRANZER (Australie), avec son livre plus vrai que vrai réalisé avec une plume ultra-précise et épurée. On restaure à l'aquarelle, à la trace, manuscrite ou typographique, dans le style d'Anna BOSCHI (Italie). On retape par l'estampe, on fixe par la photographie : Laura RYDER (États-Unis) nous appelle de toute urgence et sans détour dans *I am exposed*, un poème photographique qui est son auto-portrait nu.

On remet ça au goût du jour avec les technologies contemporaines : infographies sur papier ou œuvres virtuelles à dépouiller sur place, dans leur version électronique. Et puis, en bout ou en début de ligne, la poésie visuelle traditionnelle persiste et signe : le texte et seulement le texte, se donnant à voir. Des mots à regarder. Entre autres, au Japon. Et entre autres ailleurs, *Et pourtant il roule*, un très bel assemblage de découpages à partir de périodiques, de Roland NADUS et Simone MORRIS (France) : « Le train du Monde roule sur ses rails et ça fait un bruit de cercueils et ça fait un bruit de mitrailles de canons d'or de sexes vendus d'enfants rapiécés nus mais oh ne descends pas en marche : aime-nous quand même ! »

OK. Continuons.

On remarque des **réurrences** dans les troussees de réparation, des éléments semble-t-il associables à la démarche réparatrice. Les sparadraps, par exemple, ou le fil à recoudre, qu'il soit en coton, en métal ou en trompe-l'œil : masques pour masquer, masques pour paraître, masques pour être. « Une belle réparation est-elle celle qui se voit ou celle qui se laisse admirer ? » questionne Anne BOSSENBROEK (Pays-Bas).

On remarque les **techniques de pliage, de déchirement, de découpage et de collage**, qui ont en commun la manipulation des significations et le détournement des signifiés vers le meilleur ou vers le pire. P.-O. ROLLIN écrit, à propos du travail de Thierry TILLIER (Belgique) : « N'en déplaise à certains, ce ne sont ni les ciseaux, ni la colle, ni l'âge de la colle qui font le collage, mais bien l'image et, dans une moindre mesure, le tempo (rapide) durant lequel jaillit l'étincelle poétique, lors de la mixtion de deux situations apparemment impossibles à appairer. L'esthétique et la subversion, poursuit ROLLIN, semblent historiquement orienter le collage. »

On remarque les **doubles**, pièces de rechange dont les fonctions sont multiples, mais qui consistent de près ou de loin à dépanner, à aller plus loin, à économiser du temps et à multiplier les destinations. Plus précisément, la copie permet par exemple au réparateur de parler d'une chose en son absence, d'introduire et d'ajuster quelque chose venu d'ailleurs à un contexte en donnant le change, ou inversement de provoquer l'étrangeté et de maintenir un décalage quelconque dans l'espace-temps réel de son message.

Il y a d'abord l'usage des doubles *ready-made*, avec lesquels on poétise ou on baratine beaucoup, peu ou prou : articles de presse, images imprimées, étiquettes, cartes postales commerciales, bref, la gamme infinie des prêts-à-plier, à déchirer, à découper ou à coller. C'est le matériau de prédilection de Hector TOCH (Belgique). Il y a ensuite les doubles que l'on fait soi-même : re-production et répétition de son propre dire, par l'expéditeur, à l'intention de multiples destinataires. Ce sont les photocopies – émissaires d'un original que l'on ne peut pas ou que l'on ne veut pas compromettre, ou que l'on veut diffuser par procuration ou paresseusement. Il y a donc les doubles que l'on fait de soi-même pour les autres, mais aussi (horreur !) ceux que l'on fait de soi-même pour soi-même.

Censure ? Ne soyons pas neutres et politiquement corrects, je le dis : je supporte mal, dans ce genre d'événement, les bombardements de publicités, de curriculum vitæ et de cartes professionnelles, même rehaussées de coloriages et enjolivées de beaux timbres. Bien que le déversement ne constitue pas encore un danger pour l'environnement, je ressens ce *junk mail* comme une entreprise libéralement choquante qui s'oppose aux potlachs impressionnants des artisans de l'art qui déversent généreusement leurs œuvres inédites aux quatre vents. D'accord, Sjetlana MIMICA (Croatie) : « Let's repair art... To serve for communication and not for selfishness... [...] Black is everywhere – I have a golden pen. »



**Repairing, recycling,
remembering : quoi réparer ?**

Réparer beaucoup et avant tout **le temps**, en coulant les montres molles d'Eberhard JANKE (Allemagne).

Réparer l'**éternité, le passé**, " en retrouvant la mémoire par une calligraphie abstraite qui génère sensation et mystère ", sur les traces de Valérie ROUCH (France). Paradoxe, dit-elle : " on atteint le silence par la parole ou l'écriture. "

Réparer le passé, **SON passé** : son karma, son cœur brisé, sa vie antérieure et le diplôme de Werf / Xtof BRUNEE (Belgique).

Réparer **la religion** au Canada avec une icône pensée par Bill THOMSON.

Réparer **la récupération** en Italie avec la tôle chiffonnée sur prélat de Martina ROBERTO.

Réparer **la nature** aux États-Unis en épingleant des feuilles de chêne vertes sur une sérigraphie de KAKLEIN.

Attention à la droite : il est très politiquement risqué, en certains territoires, de s'engager en réparant **la culture, les affiches, le tango ou la musique traditionnelle de guitare**.

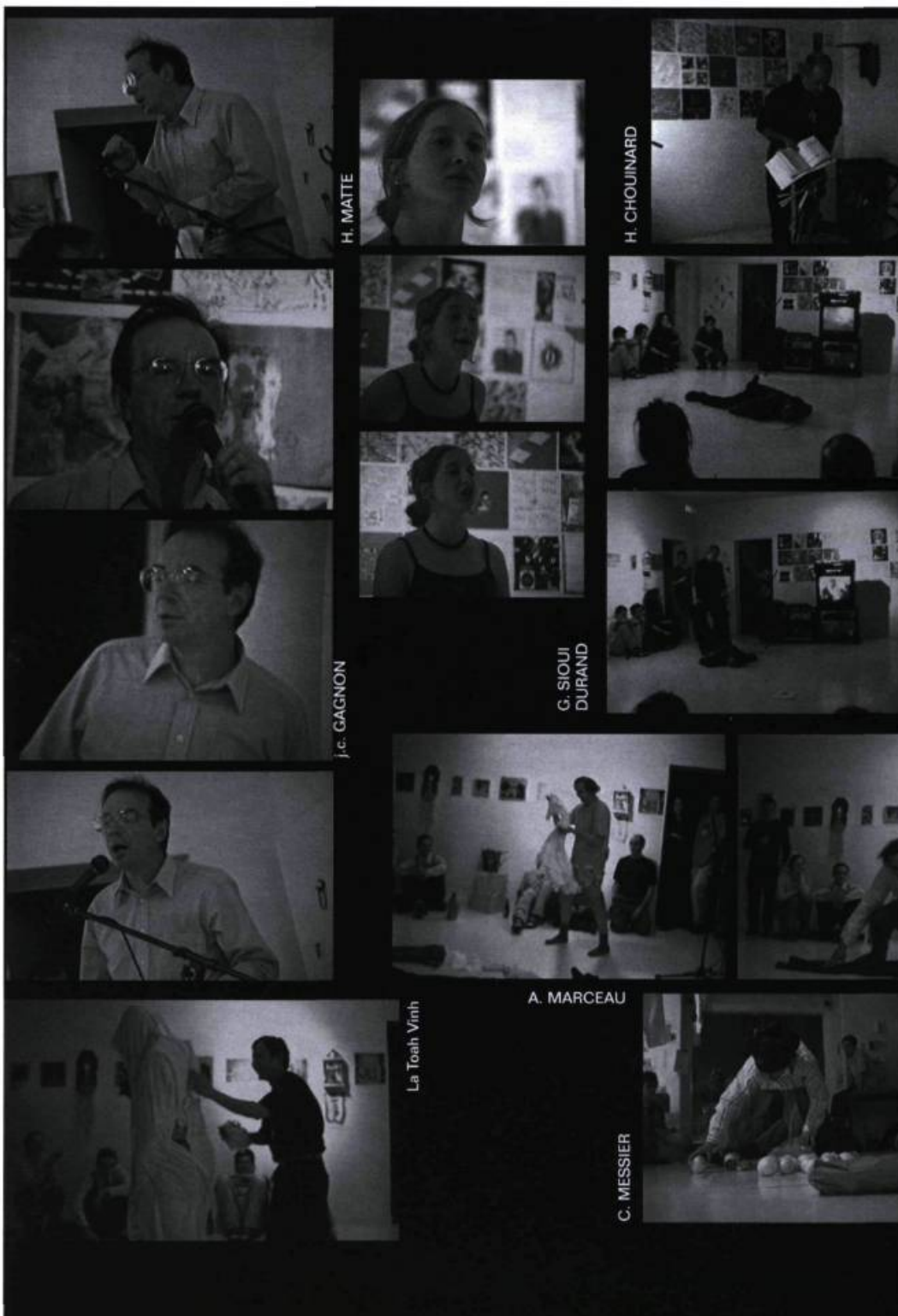
Bref, il y a du gros pain sur la planche, et même un petit dans l'exposition. Le monde tourne moins rond que le moins performant des rouets à paroles de Hugo CHOUINARD. Le message est clair et bien enveloppé : il faut tout réparer ici-bas, chacun en son genre. Autant de messages venus de partout, à la fois différents et semblables. Évidence et importance du sens. Comprendre.

Comprendre les langages pour saisir les messages.

Willi R. MELNIKOV (Russie) dit : " Il faut réparer le monde par la compréhension de plusieurs langues. " Extrait de son poème polyglotte : *Le désastre se peint à l'aube sur le pont du paquebot de secours et le visage des hommes sur le point de parler...*

**P.-S. Posta prioritaria,
poesia prioritaria**

Les œuvres de l'exposition citées dans le texte sont celles qui ont été convivialement lancées par leurs auteurs, et ainsi abandonnées à la mer et aux manipulations hasardeuses, les autres collaborations ayant regagné leurs propriétaires, les espaces plus ou moins lointains des ateliers québécois et autres lieux d'entreposage privés. À propos de la première catégorie et dans le but d'articuler sa " Réparation en tout genre ", l'auteur de ce texte a voulu notamment observer quelques-unes des pièces soigneusement conservées par le collectif Réparation de poésie. Impossible alors de résister au déballage de toutes les enveloppes : chacune en appelle une autre, un peu comme le premier coquillage recueilli sur la plage en appelle un autre et nous en met bientôt plein les mains et les poches. Comme un goût d'être ailleurs. Comme une échappée belle.



Le 4 mai 2000, le LIEU ouvrait ses portes sur une nouvelle exposition d'art et de poésie visuelle. La soirée, animée par l'abominable homme des lettres, le braque et sympathique Jean-Claude GAGNON, fut l'occasion pour divers artistes de réaliser la poésie en actes, en bottant la définition traditionnelle de celle-ci avec le pied de la lettre. Dans l'optique d'une " réparation en tout genre ", une poésie vivante s'est déployée, poésie de la parole, de la matière, du son et du geste, à travers l'atmosphère cuisante du préambule estival. Tenter de rendre le contenu et le contenant d'une telle soirée semble difficile puisque contradictoire, l'essence de la performance étant le corps, la présence et le moment présent, l'existence quoi ; on se contentera ici d'une brève description.

Jean-Claude GAGNON, qui préfère la parole à l'écriture, débuta la soirée avec une improvisation loufoque ; jouant du hasard autant que de l'harmonica, il installa l'ambiance festive qu'on nous avait annoncée. " J'espère que n'importe quoi nous mènera quelque part. " Puis, on laissa la place à la danse buto d'André ÉLICEIRY. Presque nu, un corps lacéré, surmonté d'une face livide, traîna ses membres contractés. Sur la musique enfantine de " Viva la muerte ", il ne joua pas à la marelle, il évolua tragiquement et, sautillant, il apprit à marcher. Un élan symphonique l'emporta au tournant de lui-même. Tombant, il se vit dans la glace à laquelle il était attaché et le visage qu'il toucha changea à peine. La parole prit le pas sur les notes. " Pourquoi les hommes ? " disait la chanson.

La TOAN VINH, quant à lui, comme CHRISTO mais en moins mégalomane, au son d'une musique nouvel âge suraiguë, emballa un poète dans un drap blême et le ficela. Il gratifia la momie vivante d'un bouquet de roses et, enfin, l'accoutra d'un ruban en bandoulière, comme si l'œuvre gagnait le concours de réparation.

Suivit la présentation d'André MARCEAU. Incarnant une véritable poupée russe, il dévoila ses phrases en même temps que son corps. Il déplia papier sur papier au rythme de son déculottage, il se déshabilla chemise après chemise. Son installation de vêtements ternes et de mots dessina au sol une spirale dans laquelle on pouvait lire : " Je patauge dans une piscine, sur un bateau, dans une bouteille jetée à la mer. " Ne gardant que ses bas et ses caleçons bien rouges, il nous salua avant de disparaître, pareil à un baigneur allant plonger.

Jean-Claude ST-HILAIRE, dans sa tentative de réincarnation du poète, rendit hommage à feu Dick HIGGINS et à l'esprit fluxus. Il joua avec les lumières avant d'esquisser au mur le portrait d'un poète debout sur sa chaise. La chanson disait : " Il est mort, le poète, on enterra son étoile. " Décédée, la poésie ? Considérant le performeur, on peut supposer qu'un face-à-face avec elle soit toujours possible.



Jean-Claude SAINT-HILAIRE. Photo : François BERGERON

Images vidéo : Henri-Louis CHALEM.